LE CHAMELIER

ASSOCIATION DES ANCIENS DU RMT "DIVISION LECLERC"

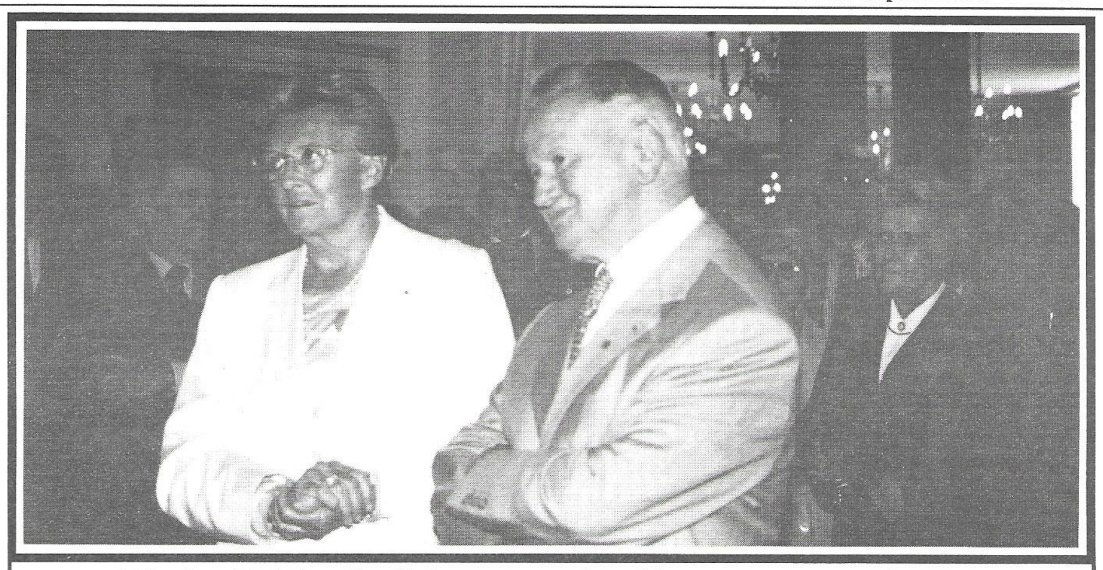
JUILLET-AOUT-SEPTEMBRE 1997

Numéro 0080
N° ISSN 0 183/5750

"Continuez dans la confiance avec foi et persévérance. Si vous sentez votre énergie fléchir, souvenez-vous Koufra... Alençon... Paris... Strasbourg..."

SOMMAIRE

* Dates à retenir..... 2
* Cotisations 1997..... 2
* Propos en Guise d'Editorial..... 3-4
* Appel à nos morts..... 4
* Information 2/R.M.T..... 4
* Robert EMO nous a quitté..... 5
* Nos morts à la nécropole de Sigolsheim..... 5
* La disparition de Paul HERMANN..... 5
* Le triste décès d'Eugène BARANOFF..... 6-7
* Je me souviens..... 7
* Délégation du R.M.T. 7
* Alfred MARECHAL nous a quitté..... 8
* José ENGUIDANOS est décédé..... 8
* Lycée LECLERC à Alençon..... 9
* Le mot de Roger GROSSIR 9
* L'adieu de "papa" Eugène LION..... 10-11
* La Médaille Militaire à Jean BAGLIONI. 11
* Le décès d'Henri CHALM..... 12
* Le adieux du R.M.T. à Arpajon..... 12
* Promotion capitaine SORRET 13
* Nécrologie 14
  Paul FERREOL.....
  André CRAMER.....
* Notre cher CESARI est parti..... 15
* Soldats de LECLERC..... 15
* Le Courrier des Lecteurs 16
* Salomon-Raymond GRIMBERG nous a quitté..... 17
* Nouvelles..... 17
* Potins et Nouvelles 18
* Nouvelles..... 19
* La victoire de Leclerc à Dompaire..... 20



Le 15 mai à la chapelle de l 'Ecole Militaire, notre Président Philippe PESCHAUD et sa chère Rosette ont fêté leurs 50 ans de mariage. Avec nos meilleures pensées nous leur adressons nos vives félicitations.

Le triste décès d'Eugène BARANOFF-ROSSINE

Une assistance nombreuse était présente le samedi 29 mars 1997 en l'église Saint François Xavier à Paris pour la cérémonie religieuse célébrée à la mémoire de notre ami Eugène BARANOFF-ROSSINE.

Eugène est décédé après une longue période de maladie durant laquelle il a involontairement provoqué beaucoup de soucis à sa chère Paule et à sa chère Alexandra.

Notre Président Guy MERLE venu spécialement de Corrèze était entouré de très nombeux anciens dont : Robert MORIN et Renée, Roger DUCHESNE, Roland IMBERT, Roger ROCHEFORT et Mauricette, Maurice QUISFIX, Roger DORE, Maurice CUIVIER, Georges TOURNAY, Roger BROCHERIOU, (venu avec la bienveillante intention de subvenir aux besoins pour le port du drapeau) Charles ZUCCARELLI et Simone, et bien d'autres.
Henri VERON venu avec sa Manette avait tenu a porter le drapeau du 1/R.M.T.malgré ses défaillances de santé, Christophe ESCANUELA avec le drapeau National de la 2ème D.B. était présent ainsi que Serge ABDELMALEK avec le drapeau du III/R.M.T. Trois autres porte-drapeaux de l'arrondissement s'étaient associés à la cérémonie.
Notre ami PATERNOTTE, qui était intervenu pour qu'Eugène puisse être admis aux Invalides donnait lecture des textes de l'Evangile.

Avec l'autorisation du Prêtre, notre Président Guy MERLE prononçait l'allocution suivante :

Il est des périodes ou des moments particulièrement pénibles, mais lorsque ceux-ci sont les conséquences de maux douloureux dus à des atteintes physiques, atrophiant à la fois les nerfs, le cerveau et toutes les conditions humaines, lorsque l'entourage affectueux de l'épouse et de la fille subit les réactions de la maladie alors qu'il voudrait ou qu'il souhaiterait une atténuation impossible, il est alors des issues qui vous entraînent vers la douceur et le calme du corps meurtri.

Dans cette douceur et dans ce calme du corps et du coeur, que l'on ne veut oublier et que l'on ne voudrait cesser de voir et de rencontrer.

Nous avions l'habitude ma chère Paule, de vous voir tous les deux ou tous les trois avec Alexandra, et nous vous admirions pour la diffusion de votre bonheur commun, pour les moments chaleureux que vous viviez ici à Paris ou dans votre propriété de Meaulne.

Et puis, ces dernières années ce fut le drame pour Eugène, la souffrance, l'atteinte dans son physique, l'alarme pour celle des deux qui devait faire face. Alarme qui touchait aussi les nombreux amis, dont une partie est aujourd'hui présente.

Les transports urgents à l'hôpital. Les visages qui se crispent face à celui dont la peau se fripe. Les gémissements retenus, les soupirs qu'accompagnent de chuchottantes caresses.
Puis les moments de sursaut d'Eugène et l'espoir qui règne encore et toujours face à ce corps qui souffre et que l'on veut voir réagir favorablement.
L'espoir aussi, de le voir admis à l'Institution des Invalides grâce à des interventions généreuses.
Et puis, lorsque la lueur de cet espoir semble se présenter, le mal plus implacable enfermé dans son corps fatigué accomplissait son oeuvre destructrice, libérait son âme en l'enfermant dans le sommeil éternel.

Nouvelle effroyable qui touchait bien entendu ses proches avec qui nous partageons la douleur, mais c'était aussi pour notre pauvre Eugène qui souffrait physiquement et sans doute autant moralement, une certaine libération dans laquelle l'esprit tranquille et la sérénité effacent la douleur de ces dernières semaines.

Né à Moscou le 9 mars 1920, Eugène Baranoff est venu en France à l'âge de cinq ans et il devait épouser ce pays qui lui apportait une seconde culture.
Par reconnaissance il devenait un grand français empreint de la discipline et de la prestance de ses ancêtres. Un grand français qui n'hésitait pas lorsque les événements se présentaient à s'engager pour défendre ce pays qu'il aimait et qui était menacé d'atteinte à sa liberté.
Nous étions alors en 1943, en pleine tourmente algérienne dominée par l'opposition de Général Giraud au Général de Gaulle. Eugène Baranoff s'engageait à Alger et se trouvait immédiatement dirigé vers une unité d'élite : "Les Corps Francs d'Afrique".
Les chefs étaient des durs. C'était auprès de l'un d'eux qu'Eugène était affecté. Il s'appelait Djanbekoff. Djanbekoff, Baranoff et autres Yvanoff, Aslanoff. La loi des hommes de sang, des hommes de caractère dans la pureté, engagés par une même détermination, détruire le nazisme et le fascisme.

A l'issue des combats de Tunisie auxquels il avait participé, et après avoir opté pour les Forces Françaises Libres qui venaient de se couvrir de gloire dans les combats du Tchad, de Lybie et du Sud Tunisien, il était dirigé sur Sabratha où une fraction de son unité devenait sous l'influence du Commandant Dio, Bataillon de Marche du Tchad.

Deux semaines plus tard, son Bataillon faisait mouvement à son tour vers le Maroc, où en bordure de la plage de Témara, le Général Leclerc entreprenait la fusion d'hommes venus de tous les horizons pour créer la 2ème D.B.
Eugène Baranoff, dans le cadre de cette nouvelle organisation était affecté à la 1ère Compagnie du Régiment de Marche du Tchad, unité avec laquelle il percevait l'armement et les équipements américains.

Le 29 avril 1944, il venait d'être nommé caporal et faisait mouvement avec sa compagnie vers Hassi-ben-Okba et embarquait ensuite à Mers-el-Kébir à destination de l'Ecosse, où les manoeuvres entreprises permettaient à chacun de se familiariser avec le matériel et de se préparer ainsi aux combats de la libération.

Enfin le 1er août 1944, Eugène Baranoff à bord de son half-track "Naltchik" dont le nom rappelait le village de naissance du lieutenant Djanbekoff, débarquait sur la côte normande à Saint Martin de Varreville, dans un secteur baptisé Utah-Beach par les Américains.
Les combats étaient rudes et rapidement l'on déplorait des morts et des blessés.
A Alençon le 12 août 1944, lors de la libération de la première grande ville de France par la 2ème D.B., Eugène Baranoff subissait son premier incident de parcours. Blessé par des éclats de bombe aérienne au bras gauche, au cuir chevelu et à la jambe, il réussissait à se dégager des décombres après une heure d'efforts.
Transporté dans un hôpital américain il apprenait dix jours plus tard que la 2ème D.B. faisait mouvement vers Paris. Le courage, la volonté et surtout le désir d'en être, étaient plus forts que le mal, il rejoignait rapidement sa compagnie avec ses pansements.
Durant les combats de la libération de Paris, à partir du Ministère des Affaires Etrangères, une grenade était lancée et ricochait sur son casque avant d'exploser. Elle l'épargnait une fois de plus.

Puis le Groupement Tactique Dio auquel il appartenait s'engageait vers l'est. Les combats se succédaient avec les franchissements de la Moselle, de la Mortagne et de la Meurthe. La progression était lente, lorsque se dirigeant vers le village de Manonviller dominé par son fort occupé par l'ennemi, un feu infernal éclatait soudain.
A hauteur du pont qui enjambait la Vezouze, son half-track se trouvait sous une grèle de balles et les éclats de grenades ricochaient sur le blindage. Eugène Baranoff était très grièvement blessé. Une grande partie gauche de la face était profondément entamée et l'hémorragie qui s'en suivait donnait des inquiétudes. Evacué, il s'en sortait encore, mais les séquelles étaient si importantes que pour lui, la campagne se terminait là.

Les actions d'éclat, les blessures, l'expérience des combats pour le pays,

Le décès d'Eugène BARANOFF (suite)

ont donné la preuve de sa bravoure et de son amour pour la patrie. Ce qui conduit au respect de son ascendance et de son origine auxquelles il était très attaché tant elles étaient associées aux richesses et à la noblesse dans un grand passé.

C'est à ce titre, que le jeudi 15 janvier 1987, j'avais le plaisir et l'honneur de lui remettre la croix d'Officier de la Légion d'Honneur. Cette croix qui venait s'ajouter à sa Médaille Militaire attribuée en 1945, à sa brillante Croix de Guerre comportant palme, étoile de vermeil et étoile d'argent, à sa Croix de Combattant Volontaire, à sa Médaille des Blessés et à sa Médaille de la France Libre dont il était particulièrement fier.

Ma chère Paule, ma chère Alexandra, je sais que votre peine est grande, je sais aussi qu'Eugène ne vous a pas quitté, qu'il est encore pour vous une source de vie qui se dressera pour vous défendre s'il en était besoin avant de reprendre chaque fois son sommeil éternel.
Que ces drapeaux portés par ses compagnons qu'il aimait tant soient pour vous un réconfort. La 2ème D.B. était pour lui sa seconde famille m'avez vous dit. Sachez que cette famille est aussi la vôtre. Que tous les amis qui vous entourent vous aident à supporter la tristesse qu'ils partagent pleinement en vous offrant la chaleur du coeur si nécessaire en pareilles circonstances. Car pour nous tous qui sommes encore dans le royaume des vivants, nous souhaitons que chacune de ces tristes disparitions nous maintienne dans l'humilité et la tendresse d'une reconnaissance éternelle pour la grandeur de la valeur humaine.

Adieu, mon très cher Eugène !... Adieu mon compagnon courageux de la 2ème D.B., ta mémoire est avec nous et nous resterons fidèles à l'exemple que tu nous a donné.

Je me souviens...

Notre camarade Philippe de la Marinière, (ancien de la 2ème D.B.) domicilié 2, rue Henri Warnier 51500 TAISSY, nous a fait parvenir le commentaire d'un lecteur du "Figaro-Magazine" qui est plein de bon sens et que nous croyons utile de vous faire partager. (Article paru dans le "Figaro-Magazine du 15 avril 1997).

Je me souviens du temps béni où, jeune garçon, j'allais à l'école à pied ou à vélo. Mes enfants ne peuvent le faire sans risques absurdes !...

Je me souviens du temps béni où, collégien, je jouais et me bagarrais dans la cour de la récré. Mes enfants vivent le racket et les bagarres au couteau !..

Je me souviens du temps où, adolescent, les premières cigarettes, le premier whisky, le premier flirt avaient le goût de l'interdit. Mes enfants doivent être protégés, avant d'être adolescents, de l'attirance des paradis artificiels.
L'amour sera-t-il pour eux autre chose que de la crainte et du caoutchouc ?...

Je me souviens des discussions où les parents affichaient haut et fort leur attachement à leur pays et aux valeurs traditionnelles. Mes enfants pourront-ils clamer haut et fort leur fierté d'être français, patriotes, honnêtes, justes et fiers, sans être taxés de "dangereux révolutionnaires" ?...

Messieurs les politiques, la simple application des lois, la conduite d'une véritable politique de la famille, le refus de toujours plus assister, la considération de ceux qui travaillent, le rejet des minorités agressantes, l'application de la peine de mort pour les assassins de nos enfants, seraient autant de recettes simples qui vous permettraient d'être à nouveau crédibles.

Armand LACROIX
62580 VIMY

Délégation du R.M.T.

Le vendredi 18 avril nous étions conviés par la 2ème D.B. à assister aux obsèques de Maurice MEJEAN ancien du 11/64 R.A.D.B. en la basilique de Saint-Denis;
Malgré cet appel lancé à tous, seuls deux drapeaux étaient présents et ceux-ci étaient ensuite rejoints par un drapeau local. Le drapeau national était porté par Roger DORE du 3ème Bataillon et notre ami Henri VERON accompagné de sa Manette, portait le drapeau du I/R.M.T.
Nos deux porte-drapeaux étaient accompagnés de notre fidèle Jacques TARDIEU.
Dans la grande nef où reposent les rois de France, le prêtre qui officiait accueuillait chaleureusement notre délégation et dans son homélie rendait un hommage au défunt et au monde combattant dont il avait fait partie lui-même.
Le corps de notre camarade était ensuite transporté au cimetière de la ville de Saint-Denis.

Le coup de Massu : "Ah! si Leclerc avait vécu!..."

Le général Massu très en verve malgré ses 88 ans au jus, bientôt 89, était venu à Fontainebleau comme invité du Cercle François 1er pour parler et rendre hommage au Général Leclerc.

On savait qu'il était adorateur de deux hommes, de deux maréchaux, l'un d'empire encore colonial, Lyautey, l'autre militaire clairvoyant et généreux, Leclerc. Mais les présents à cette conférence sur la scène du théatre de Fontainebleau, ne pensaient pas qu'il irait si loin dans l'hommage à Leclerc dont nous marquons en 1997 le 50ème anniversaire de sa mort.

Dans le langage cru qu'il affectionne, direct et parfois lapidaire dans la fulgurance visionnaire *"Ah! si Leclerc avait vécu et traité avec Ho Chi Minh, peut-être que vingt ans de guerre auraient été effacés"*, et de poursuivre : *"Si Leclerc avait vécu, les foutues histoires de décolonisation ne se seraient pas passées comme ça ! on apprenait beaucoup de choses avec Leclerc ! "*

Un spectateur lui demande ce qu'étaient les relations entre Leclerc et Delattre. Massu après avoir réfléchi pesait sa réponse : *"Deux hommes très différents, vraiment ! Une double valeur que la France a perdue en peu de temps..."* Les autres, Massu en parle d'un revers de manche, un rien condescendant : *"L'Indochine, c'était pas l'affaire des militaires, c'était l'affaire des commerçants et des diplomates... L'Indochine, les gens étaient sympas, bien sûr, il y avait des morts, des blessés, mais c'est étrange, là-bas, on ne sentait pas le drame... On a joué les gros malins, et, résultat des courses, on a eu Dien Bien Phu !..."*

A Fontainebleau, Massu retrouvait l'ombre du Général Crespin, celle d'Ho Chi Minh qui après la fameuse conférence *"se fondit dans la brousse"*.

Sur ses relations avec de Gaulle, sur Baden-Baden, il ne révélait rien que l'on ne sache déjà. Sur la première entrevue entre le grand Charles et lui qui lui céda son lit de camp en Afrique : *"Il a eu la gentillesse de me dire qu'il avait bien dormi"*.

Mais le moment fort de cette soirée était cette longue réflexion sur la mort de Leclerc. Comme un spectateur lui demandait s'il croyait à la thèse de l'attentat, Massu répondait : *"Ce n'était pas un attentat, mais un accident. Une incompréhension de son pilote. Leclerc voulait absolument aller à Béchar. Un déjeuner diplomatique , aucune urgence. Or, on était en temps de paix, ça pouvait attendre un jour, que le vent de sable se lève ! C'est malheureux, une stupide affaire de pilotage. En fait, il n'y avait pas de solidarité entre le général et son état-major. Si j'avais été du voyage, j'aurais empêché Leclerc de partir..."*

Ce Leclerc qui restera à jamais le *"modèle du chef militaire"* pour Massu qui gratifiait son auditoire de quelques confidences étonnantes comme celles-ci : *"Sur les côtés de la route en Normandie, il y avait des charniers d'Allemands, je me suis fait engueuler par des Normands parce que j'avais dit que les Allemands étaient des guerriers formidables !... Les Allemands avaient du matériel de guerre bien supérieur à celui des Américains..."*

Fasciné par l'Afrique, le Maghreb, Massu se révélait plus complexe que son langage, plus humain que sa légende.
Ayant adopté jadis deux jeunes africains, il rejette bien evidemment toute accusation de racisme. D'un paternalisme très colon il se veut aussi un *"libérateur"* .
Après deux longues heures de débats il lançait à l'organisateur : *"Vous êtes fatigué ?.... Moi ça va, merci !..."*